Bertrand VÉRINE, dir., *Dire le non-visuel. Approches pluridisciplinaires des discours sur les perceptions autres que la vue*

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Cultures sensibles, 2014,
196 pages

Julien Péquignot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9971>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9971

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 423-425

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julien Péquignot, « Bertrand VÉRINE, dir., *Dire le non-visuel. Approches pluridisciplinaires des discours sur les perceptions autres que la vue* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9971> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9971>

La diffusion dans la presse des représentations « économicistes » du monde repose donc en partie sur l'autorité d'acteurs du monde politique ou économique qui fréquentent les mêmes milieux sociaux, et dont la position dominante permet d'introduire facilement la vision du monde auprès du public. Or, le propre des discours sur l'économie est de présenter cette vision du monde comme naturelle, indépendante de ses promoteurs. L'effet de naturalisation est rendu possible par diverses techniques linguistiques. Cela peut-être la mobilisation d'« entités abstraites » comme l'illustrent Isabelle Laborde-Milaa et Malika Temmar avec l'exemple des « marchés » transformés dans les rubriques économiques en personnages narratifs dotés d'une sensibilité, tantôt inquiets, tourmentés puis rassurés. Les éditoriaux sur des sujets économiques sont également riches de ce type de procédés discursifs. Thierry Guilbert montre que ce mode de discours tire son évidence non questionnée de « l'utilisation de la voix collective » (« les Français ») plutôt que celle du pronom « je », du recours à « l'énoncé généralisateur » qui vaut en tout temps (« la logique de l'entreprise impose de fermer les unités non rentables »), et de l'énonciation de « cadre naturel » (la mondialisation comme phénomène naturel) au sens d'Erving Goffman. Ainsi l'étude des discours économiques permet-elle de comprendre plus finement comment s'opère la production des idées reçues de l'idéologie dominante, dont Pierre Bourdieu et Luc Boltanski avaient publié le dictionnaire en 1976.

Nous nous sommes concentrés sur les discours de presse et leur participation à la diffusion et à la naturalisation des logiques et des modes de pensée économiques, mais ce thème n'épuise pas toute la richesse de l'ouvrage. On se contentera donc d'ajouter que le lecteur intéressé s'apercevra que les mécanismes de naturalisation idéologique ne sont pas propres aux discours de presse, mais se trouvent également, sous d'autres formes, dans ceux d'institutions d'expertise ou juridiques. C'est ce qu'observent Dominique Maingueneau (pp. 175-190) en examinant les routines rhétoriques du rapport de la Banque mondiale, et Christine Barats (pp. 105-123) à propos des textes visant à l'introduction des technologies de l'information et de la communication (πικ) dans l'enseignement supérieur. Il verra également que le pouvoir des discours sur l'économie ne s'exerce pas qu'au niveau des représentations, mais aussi sur la réalité elle-même. C'est le cas des discours financiers impliqués dans la formation des prix sur les marchés financiers comme le montre l'article de Jens Mæle (pp. 85-105).

En somme, le choix de rassembler des approches disciplinaires diverses sur un même objet est payant au regard de l'objectif affiché, à savoir renouveler une critique sociale de l'économie, jusqu'alors vigoureuse mais dispersée. Un seul regret : la dimension inévitablement circulaire d'une analyse de la production des discours exclusivement issue de l'examen des textes, au détriment d'une observation directe des pratiques des acteurs. Or, dans une perspective goffmanienne, la production de cadres d'interprétation se manifeste également pratiquement, dans des situations concrètes, à travers la manière dont les acteurs sociaux font ce qu'ils ont à faire. Cette dimension purement pragmatique de la production des cadres d'interprétation est peu présente dans l'ouvrage. Remonter la chaîne de production des discours économiques jusqu'au travail de cadrage des médiateurs eux-mêmes (on pense en particulier aux journalistes) permettrait d'étudier comment l'ordre économique, s'il est encadré dans les structures sociales, peut-être est reproduit ou contesté quotidiennement dans des pratiques sociales.

Antoine Machut

*Pacte, université de Grenoble Alpes, F-38040
antoine.machut@etu-iejp.fr*

Bertrand VÉRINE, dir., *Dire le non-visuel. Approches pluridisciplinaires des discours sur les perceptions autres que la vue.*

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Cultures sensibles, 2014, 196 pages

Cet ouvrage collectif est original à plus d'un titre. Par sa thématique d'abord, à savoir les perceptions autres que visuelles : l'odorat, le goût, le toucher, l'ouïe, mais aussi les perceptions « internes », kinesthésiques ou cénesthésiques. Le livre aborde tant les perceptions elles-mêmes que leurs représentations. Ici réside la seconde originalité, le corpus : 135 textes réunis à l'occasion d'un concours de nouvelles dans le cadre du bicentenaire de la naissance de Louis Braille. La consigne, « narrer une expérience sensible autre que visuelle ou impliquant la description de personnages, d'objets ou de lieux grâce aux perceptions auditives, tactiles, olfactives ou gustatives » (p. 11), s'appliquait aux scripteurs qu'ils soient voyant ou déficients visuels (dv) avec, en ligne de mire scientifique, la possibilité d'une comparaison fructueuse entre types de scripteurs et représentations des perceptions. Même si « le total de 32 participants handicapés de la vue peut sembler minime, [...] rapporté aux 103 contributeurs voyants, il excède de beaucoup la proportion des dv dans l'ensemble de la population » (p. 12) et donne

ainsi accès à des discours aussi rares qu'essentiels pour comprendre non seulement les spécificités de telles ou telles formes de perception, mais les structures, fondements et processus de la perception en général et son imbrication avec la cognition et la signification. Ce corpus commun à tous les textes de l'ouvrage octroie à ce collectif une unité et une continuité plutôt rares dans ce cadre et très appréciables à la lecture. À cette fluidité contribue le fait que tous les textes renvoient systématiquement aux autres, et ce de manière très précise, ce qui n'est pas la règle de ce genre d'exercice où bien souvent seules les introductions et conclusions générales sont là pour tenter de « mettre du liant » dans l'ensemble. Ainsi le sentiment qui se dégage est-il celui d'être devant le résultat d'un travail effectivement collectif (et non d'une collection de travaux singuliers), dans lequel la cohérence repose véritablement autant sur les divergences, les discussions, que sur une thématique commune ou des points de rencontre épistémologiques ou méthodologiques. Mentionnons aussi que ce deuxième opus de la collection « Cultures sensibles » laisse présager, après le premier (Beyaert-Geslin Anne, Dondero Maria Giulia, dirs, *Art et sciences. Approches sémiotiques et philosophiques des images*, 2014), une excellente série d'ouvrages.

Parce que « seuls deux des neuf contributeurs de ce travail sont spécialistes de la cécité et des représentations qu'elle suscite chez les personnes DV elles-mêmes ou chez les personnes voyantes [...] » (p. 16), l'ouvrage est, de manière générale, une excellente introduction pour quiconque cherche un premier abord de ces questions. En dehors de l'introduction (pp. 9-26) et de la conclusion (pp. 181-184), les neuf textes sont regroupés en trois parties : « Approches transversales » (pp. 27-80) avec des textes de Carl Havelange, Alain Rabatel et Michèle Monte, « Procédures linguistiques particulières » (pp. 81-130) qui regroupe les contributions de Catherine Détrie, Lucile Gaudin-Bordes et Geneviève Salvan et Bertrand Vérine, enfin « Représentations des perceptions minorées » (pp. 131-180) qui comprend les analyses de Viktoria von Hoffmann, Bertrand Vérine et Virginia Kastrup. Les bibliographies sont regroupées et fin d'ouvrage et les textes s'appuient sur des citations étendues du corpus qui permettent d'en deviner la richesse. Le fait que ce dernier soit travaillé par différents chercheurs *via* des approches diverses, qui font tour à tour « parler » le même matériau avec des résultats singuliers et complémentaires apporte une réelle profondeur à la démarche et en assied l'heuristique.

Une qualité immédiatement visible de l'ouvrage est sa constante rigueur méthodologique, et la clarté du propos, le revers de cette médaille étant le caractère

parfois trop descriptif et constatatif qui est l'écueil classique des travaux sur corpus de textes. Il n'est pas difficile de passer outre la relative monotonie qui peut se dégager pour cette raison de certains textes ou passages tant la pluralité des approches et des ancrages donne accès au sein d'un même livre à un grand nombre de termes et de notions qui sont la plupart du temps définis et parfois discutés. Outre l'outillage spécifique à la thématique, comme « amblyope » ou « typhophile » (p. 12), « kinesthésique » et « cénesthésique » (p. 16), celui de la linguistique et de l'analyse de discours est mis en situation, examiné et critiqué (la métaphore par Catherine Détrie, pp. 81-100, l'hypallage par Lucile Gaudin-Bordes et Geneviève Salvan, pp. 101-112, la modalisation par Bertrand Vérine, pp. 113-130), ou encore celui concernant la cognition d'un point de vue psychologique comme l'énaction au sens de Francisco Varela, en particulier dans le texte de Virginia Kastrup (pp. 165-180). Il y a donc une forme de didactisme très appréciable, surtout pour le non-spécialiste, qui tient autant aux efforts de chaque contributeur qu'au principe structurel de l'ouvrage.

Un autre intérêt de cette publication est d'être une sorte de cas d'école applicatif des possibilités lexicométriques face à un corpus donné. La majeure partie des textes est construite sur un premier défrichage informatisé du corpus, pour relever les références faites au goût par exemple chez Viktoria von Hoffmann (pp. 131-142) ou aux bruits et aux odeurs chez Michèle Monte (pp. 57-80). Si l'outil se révèle pratique pour manipuler une masse donnée de texte, il montre aussi ses limites car, comme l'indique Alain Rabatel (p. 40), « l'argument lexicométrique est [...] difficile à manier dans l'absolu ». « L'objectivité neutre » du comptage par un logiciel – proprement encodé, là réside le nœud du problème – de termes dans un texte ou un ensemble de textes en vue d'en dégager des récurrences de représentations, de cognition – en somme de *significations* – est précautionneusement déconstruite dans la plupart des textes. Le plus emblématique (mais assurément pas unique) de ce point de vue me semble être celui signé par Alain Rabatel. Compter les mots ne devrait en aucun cas permettre d'en induire un comptage des significations, un quadrillage fini du sens, parce que « les locuteurs membres d'une communauté discursive partageant des valeurs, des représentations et des modes d'agir usent de la polysémie et ajustent le sens » (p. 40).

Au fil des pages, apparaît la structure profonde qui régit l'ouvrage, mais aussi de manière générale, intra- et interdisciplinaire, les pensées de ces problématiques,

les pensées de la pensée aurait-on envie de dire. Ainsi en va-t-il des approches plus culturelles, ou culturalistes (ici la question des stéréotypes avec Carl Havelange, pp. 27-38, de la référenciation avec Alain Rabatel, pp. 39-56, de la contextualisation des résultats lexicométriques avec Michèle Monte, pp. 57-80, de l'histoire et de la sédimentation des mots et significations avec Viktoria von Hoffmann, pp. 131-142), de celles proprement linguistiques (Catherine Détrie, pp. 81-100, Lucile Gaudin-Bordes, Geneviève Salvan, pp. 101-112, Bertrand Vérine, pp. 113-130, 143-164) et de celles plus psychologiques, cognitives (et pas nécessairement cognitivistes, avec Virginia Kastrup, pp. 165-180). La particularité – et la force – de l'ouvrage est de ne pas fonctionner en termes de clivages paradigmatiques, d'étanchéités disciplinaires et épistémologiques. D'ailleurs, en introduction, Bertrand Vérine précise que, « afin de contribuer au dépassement de la dichotomie entre thèses externalistes et internalistes, l'enjeu du présent travail ne sera [...] pas de hiérarchiser les ressemblances et les différences entre les catégories de scripteurs, mais de caractériser les diverses représentations perceptives et de s'interroger sur les processus cognitifs auxquelles elles renvoient, en considérant l'opposition voyant/bv (seulement) comme un des facteurs de leur variation » (p. 16, je souligne). Autrement dit, un « caractère objectif » (voyant/bv) n'est en aucun cas réifié sous forme de causalité mécaniquement déterminante, mais toujours finement intégré *a posteriori* comme paramètre explicatif de processus compréhensivement isolés par l'analyse pour être mieux (re-)situés contextuellement, pragmatiquement. Il est important de souligner ce mérite car tel n'est pas systématiquement le cas comme le rappelle Alain Rabatel (p. 41) : « Nonobstant, les spécialistes isolent tel ou tel sens aux fins d'analyse, au point d'oublier trop souvent l'écologie des perceptions et les continuums mis à jour notamment par la phénoménologie de la perception. Cette intrication des sens est également sous-estimée si les perceptions sont saisies indépendamment de l'histoire des sujets – de leur histoire personnelle ou de l'histoire collective dont la langue porte les traces. Or la mémoire, la culture, le savoir alimentent "une" saisie perceptuelle qui n'est jamais réduite au *hic et nunc* de l'expérience unique, sauf à la limite, dans les situations d'expérience inédite, à supposer qu'alors le sujet parlant ne mette pas en branle des processus analogiques... ».

Cette posture, qui témoigne autant d'une rigueur certaine que d'une certaine humilité – ne pas prétendre dévoiler des chaînes de causalités, mais permettre d'entrevoir et d'apprécier les entrelacs des processus de

cognition/signification/représentation –, apporte son lot de résultats passionnants. Par exemple, le simple fait que, n'étant pas posée comme donnée mais véritablement interrogée, la « différence » entre *bv* et voyant – celle-ci n'apparaît ni nécessairement déterminante, ni même qualitativement mesurable – est, pour le non-spécialiste de la question tout du moins, extrêmement stimulant. En effet, un tel constat, appuyé qu'il peut être par un corpus méthodiquement exploré, amène à (re-)penser nombre d'acquis, voire à renverser les perspectives : c'est bien le sens qui fait les sens, et non l'inverse. De même, le dernier texte, signé Virginia Kastrup, qui interroge les images mentales, ouvre d'infinis horizons de réflexion. Tentant de réconcilier « l'hypothèse analogique (image-perception) et l'hypothèse propositionnelle (image-langage) », notamment grâce à l'idée d'énaction tirée des travaux de Francisco Varela, le texte est une invitation au débat, à la polémique, à la recherche. Pour en esquisser le geste ici, l'enjeu posé par ce texte, mais aussi par l'ouvrage en général, ne peut manquer de faire songer, lorsque l'on est lecteur de Charles S. Peirce, aux Conférences de Harvard (1903), notamment les sixième et septième dans lesquelles le philosophe soumet ses trois propositions cotaires, résumables ainsi (à partir de l'édition dirigée par Claudine Tiercelin et Pierre Thibaud, *Le Raisonnement et la logique des choses*, trad. de l'anglais par C. Chauviré, Paris, Éd. du Cerf, 1995) : il n'est pas de percept qui ne soit une inférence (précisément un cas extrême d'inférence abductive), autrement dit il n'est pas de perception qui ne soit pas déterminée (au moins partiellement) par la signification. C'est un reproche que l'on pourrait faire à *Dire le non-visuel*, que de laisser de côté la sémiotique, en particulier celle issue du pragmatisme américain qui semble à même de se saisir profitablement de ces problématiques. C'est aussi un reproche possible, que l'on se fait, lorsque l'auteur s'excuse de « ne pas pouvoir traiter plus avant tel ou tel point, telle ou telle question », et de rester à un premier niveau de défrichage, de mise en ordre du questionnement (ce que le travail sur corpus et le format d'une telle publication imposent). Mais ce ne sont que des bons reproches, des reproches d'implication, tant les points abordés et la manière de cet ouvrage donnent envie d'aller plus loin, de se former plus avant pour revenir dans la discussion expérimenter de nouveaux arguments, tester de nouveaux raisonnements. « Beaucoup de questions restent ouvertes [...] » (Kastrup, p. 178), certes, mais parce que beaucoup ont été ouvertes, et fort bien ouvertes.

Julien Péquignot

Cim, université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, F-75000

Julien.pequignot@gmail.com